
Puissances du renoncement

Powers of Renunciation

Jean-Michel Hirt



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/3751>

DOI : 10.4000/cps.3751

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Pagination : 73-82

ISBN : 979-10-344-0064-5

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Jean-Michel Hirt, « Puissances du renoncement », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 47 | 2020, mis en ligne le 30 mai 2020, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/3751> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.3751>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Puissances du renoncement

Jean-Michel Hirt

La dignité implique une tension entre l'humain et son destin, en ce sens la dignité peut être envisagée comme une *destination* pour l'humain, l'indignité apparaissant alors comme une absence de but – peut-être une stase de la pulsion de mort? –, toutes les formes de nihilisme en témoigneraient. Mais le destin de l'humain ne se confond ni avec le destin de ses pulsions, ni avec sa violence ordinaire. Si la destructivité est une expression majeure de la violence inscrite dans la pulsionnalité de chaque homme, alors le renoncement pulsionnel, en allemand *Triebverzicht*, ne peut que retenir notre attention, dans la mesure où il manifesterait pour la pulsion sexuelle un autre destin que la destruction de l'objet. Mais surtout en raison de ce que Freud écrit à propos du renoncement dès 1914 : le renoncement « à sa propre passion au profit et au nom d'une mission à laquelle on s'est consacré » est « la plus haute prouesse psychique qui soit à la portée d'un humain »¹. Ou pour reprendre les mots de la poétesse Marina Zvétaieva : « Chaque fois que je renonce j'ai la sensation d'un tremblement de terre au-dedans de moi. C'est moi – la terre qui tremble »². Déjà, dans une perspective psychanalytique, la sublimation est une possibilité psychique permettant de mettre la pulsion au service de la construction d'un objet, et non de sa destruction. En ce cas la pulsion est inhibée quant à son but sexuel immédiat et dérivée vers un but non sexuel. Le champ de l'art, avec la sublimation, apporte la preuve de la plasticité pulsionnelle. La beauté se désire, elle se goûte mais ne se mange pas.

Pourtant renoncer n'est pas sublimer. Il entre du renoncement dans la sublimation, mais celle-ci aboutit au déplacement du but de la

1 S. FREUD, *Le Moïse de Michel-Ange*, p. 118-119.

2 M. ZVÉTAIEVA, *Mon frère féminin*, p. 10-11.

pulsion et au changement d'objet, tandis que le renoncement pulsionnel paraît réclamer un sacrifice, celui du but et de l'objet de la pulsion au profit d'une énergie pulsionnelle décuplée par et en vue d'une réalité plus intense, voire d'une intensité de la pensée, intensité liée au désir de *l'impossible*. L'impossible à penser serait alors l'enjeu du renoncement à l'immédiateté sensible. Dans notre société, renoncer n'a pas bonne presse, ce serait le synonyme de se résigner, soit une défaite de la volonté, et en effet l'obstacle insurmonté entraîne du déplaisir, ou pire de l'angoisse; or, dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Freud relève que le renoncement pulsionnel apporte au moi une grande satisfaction narcissique, de la fierté en résulterait. Ne pourrait-on se demander si, avec le renoncement, une forme de jouissance n'entre pas en jeu? Une telle jouissance ne se manifestant pas seulement comme plaisir éprouvé par le moi, mais comme *passion de l'âme en corps*.

D'abord difficile à penser dans sa différence avec le refoulement, le renoncement pulsionnel connaîtra dans le corpus psychanalytique une montée en puissance qui culmine avec l'ouvrage ultime de Freud consacré à celui qu'il désigne comme *L'homme Moïse*. La religion monothéiste de ce dernier, écrit-il, «qui a commencé par l'interdiction de se faire une image de Dieu se développe de plus en plus au cours des siècles pour devenir une religion des renoncements pulsionnels»³. À l'appui de son propos, relevons le renoncement fondamental à l'œuvre chez chacune des figures centrales de la religion monothéiste en ses trois occurrences: Abraham renonçant à égorger son fils, Moïse renonçant à entrer dans la Terre promise, Jésus renonçant à sa divinité pour devenir un homme, soit ce que nomme la *kénose* en théologie chrétienne, enfin Muhammad renonçant à toute anthropomorphisation de l'Unique, afin de n'en retenir, dans le Coran, que la dimension d'un *signe* qui reste hors de toute épreuve, un signe ne signifiant que lui-même.

Tel un lanceur d'alerte, à la veille de la Seconde Guerre mondiale et de l'extermination des juifs d'Europe dans l'embrasement des fours crématoires du nazisme, Freud estimait que sans renoncement pulsionnel l'être humain est incapable de «progrès dans la spiritualité». Mais un contre-sens surgit immédiatement si l'on entend ce processus comme un renoncement *au* pulsionnel. Renoncer ne signifie pas se résigner. Il s'agirait plutôt de l'inverse: non pas un renoncement au pulsionnel mais

3 S. FREUD, *L'homme Moïse et le monothéisme*, p. 123.

un renoncement au but immédiat de la pulsion, afin de mettre celle-ci au service d'une dimension autre de la réalité psychique, une dimension proprement spirituelle, relevant des puissances qui habitent l'âme de l'individu en son fond inéchangeable. L'originalité du renoncement pulsionnel pour le sujet de l'âme, c'est de soutenir la tension créée par la pulsion, dont la décharge est différée en s'appuyant sur ses puissances animiques; et le sujet use de cette épargne pour renverser le trajet pulsionnel, tirant de ce renversement un bénéfice pour la vie de l'esprit en transgressant le primat de l'*ego* comme de la logique de l'identité.

La prise en compte du renoncement pulsionnel chez Freud commence avec *Totem et tabou* (1913) et les interdits consécutifs au meurtre du tyran primitif (interdits de tuer et de commettre l'inceste). En d'autres termes, c'est ce meurtre inaugural, celui du chef de la horde – cet absolu de l'acte criminel – qui fonde la possibilité psychique ultérieure, celle du renoncement qui se fera au nom d'une cause d'abord spirituelle, puis sacralisée: après-coup, au crime innommable succède l'amour du père mort, puis sa déification. Bien sûr, on doit interroger un tel acte, car le meurtre du géniteur tout-puissant dont le père – la fonction paternelle – sera la conséquence, engendre dans l'histoire des hommes une interminable et redoutable intrication entre l'ignorance et le savoir. Eu égard aux évolutions du sentiment religieux, une question mérite d'être posée, à la suite de ce que Nietzsche appelle *la mort de Dieu* en Occident, et, aujourd'hui plus qu'hier, quant au résultat de cette mort, soit la décomposition de son cadavre et le vide du ciel au-dessus de nos têtes. Écoutons Nietzsche:

«Peut-être est-ce par nos renoncements que nous obtiendrons la force qui permet de supporter le renoncement même; peut-être l'homme ne cessera-t-il de s'élever toujours plus haut à partir de là même où il aura cessé de s'écouler en Dieu»⁴.

L'investigation freudienne se poursuivra avec l'article sur *Le Moïse de Michel-Ange*. L'angoisse qui s'empare du voyageur Freud en Italie devant l'énigme de cette statue provoque chez lui un remaniement psychique. À suivre son interprétation, la symbolisation du sculpteur le conduit à exposer un Moïse se souvenant de «sa mission» et pour elle renonçant

4 F. NIETZSCHE, *Le gai savoir*, fr. 285.

«à satisfaire son affect»⁵, cette colère destructrice qui le contraindrait à briser les Tables de la Loi. Ce que personne ne regarde, ce qui échappe ou passe inaperçu, c'est ce que Freud cherche à voir, afin de connaître le ressort de sa fascination pour la statue de Moïse dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. Cette attention si particulière de Freud au, dit-il, «rebut – [au] *refuse* – de l'observation» survient lors de sa contemplation du chef-d'œuvre: cet homme de marbre, ce Moïse dont il a du mal à supporter le regard qu'il lui prête. Il ressent «le regard dédaigneux et courroucé du héros» qui juge son peuple indigne de recevoir les Tables de la Loi: ces paroles divines elles-mêmes scellées dans la pierre. Il se sent comme perdu dans la foule des Hébreux, «populace, écrit-il, qui ne peut tenir fermement à une conviction, qui ne veut ni attendre ni faire confiance, et jubile dès qu'elle a retrouvé l'illusion que procure l'idole.» Et des réponses, l'idole en fournit sans cesse. Mais silencieuse, la statue de Moïse interroge sans trêve celui qui la contemple, dans la solitude, siècle après siècle. À cet égard, comment ne pas évoquer le dernier court-métrage d'Antonioni, *Le regard de Michel-Ange*, tourné en 2004, où le réalisateur très diminué par un accident cardio-vasculaire, privé de l'usage de la parole, se confronte à son tour à la présence muette de cette statue?

Ce que personne ne remarque dans l'attitude de ce Moïse, ce que discerne Freud, c'est la puissance avec laquelle ce prophète irascible contient ses passions violentes, c'est le renoncement pulsionnel inscrit dans l'attitude du prophète. Excédé par la conduite de son peuple adorant le veau d'or, sur le point de briser les Tables de la Loi, ce Moïse que Michel-Ange a pris soin de doter d'une musculature imposante, parvient à empêcher les Tables de tomber, en les retenant sous son bras droit, malgré la fureur qui l'anime contre les siens. À partir de détails qui n'ont pas été reconnus par les critiques d'art qui ont admiré l'œuvre avant lui, Freud, en inventeur de la psychanalyse, interprète l'attitude du Moïse de Michel-Ange et il imagine la pensée du sculpteur: ce dernier aurait eu l'intention de traduire dans la pierre ce geste de retenue des Tables de la Loi, ce geste si contraire à ce qu'affirme le texte biblique.

Mais la question du renoncement pulsionnel insiste, en tant qu'opération psychique bousculant le principe de plaisir comme le principe de réalité, et au grand dam de beaucoup de ses disciples, Freud

5 S. FREUD, *Le Moïse de Michel-Ange*, p. 114.

n'a pas hésité à poursuivre sa recherche en situant son intérêt. Dans *L'homme Moïse*, Freud écrit :

« Que nous apporte cet éclaircissement de la satisfaction par renoncement pulsionnel pour comprendre le processus que nous voulons étudier : *l'élévation de la conscience de soi lors des progrès de la spiritualité?* »⁶.

L'exigence de cette interrogation est l'un des ressorts de son livre-testament sur l'homme Moïse. À charge pour nous de déployer la signification de ce que Freud appelle « la conscience de soi ». Relevons au passage que cette « élévation », dans la phrase de Freud, pourrait nous orienter vers une conception du renoncement comme *don* et comme *annonce* (ce que signifie d'ailleurs *renoncer* en ancien français, jusqu'au xvi^e siècle). D'ailleurs, le renoncement pulsionnel, où « pulsionnel » qualifie l'opération psychique du renoncement, peut s'entendre comme l'hospitalité de l'âme au don de la pulsion.

Dans le cours de ce dernier ouvrage, avec son interprétation de l'homme Moïse, Freud démontre que seul le renoncement pulsionnel autorise la transformation d'un état psychique en un autre, en accordant une prime de plaisir au moi pour avoir satisfait les attentes du surmoi, sans pour autant abandonner les exigences du ça. Ainsi, son Moïse correspond à celui décrit par Grégoire de Nysse, au iv^e siècle, comme : « un habile statuaire, qui a achevé soigneusement la statue de sa propre vie⁷ ». Mais cette opération psychique ne peut avoir lieu qu'au nom du désir d'une réalité vécue comme plus importante que la décharge et plus décisive que le besoin de satisfaction de la pulsion par son objet. Le couplage du renoncement au désir, et non au besoin, paraît ici essentiel. À la différence de la sublimation, la décision inhérente au renoncement pulsionnel impliquerait les trois instances de la psyché, pas seulement le moi mais aussi le ça et le surmoi. En effet, il ne s'agit pas d'une inhibition quant au but de la pulsion et d'un changement d'objet, mais d'un renforcement de la pulsion rendant possible l'abandon de l'objet pour un *projet*.

Si nous faisons un pas de plus, nous sommes conduits à examiner l'hypothèse selon laquelle ce renoncement doit se faire au nom d'une

6 S. FREUD, *L'homme Moïse et le monothéisme*, p. 121. Nous soulignons.

7 GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse*, II, 313.

réalité considérée comme supérieure à la décharge pulsionnelle – selon Freud, Moïse renonce à sa colère et ne brise pas les Tables de la Loi, au nom du message divin dont il est porteur. Renoncer impliquerait donc un saut de la pulsion d'un plan de la réalité psychique dans un autre plan de celle-ci, capable de la mobiliser avec plus d'intensité. Rappelons que dans une note de 1923 ajoutée à l'*Au-delà du principe de plaisir*, Freud relève que «c'est [aux pulsions sexuelles] seules que nous pourrions attribuer une tendance interne vers le "progrès" et vers un développement plus élevé». Cette spéculation pourrait conduire, à l'instar de Freud dans cet article, à évoquer Platon en nommant cet autre plan de la réalité psychique le plan de la *réalité spirituelle*.

Auparavant, une dimension cruciale à la question du renoncement a été apportée par Freud dans un article de 1932: «Sur la prise de possession du feu». Il se livre là à une construction caractéristique de son discours analytique, celle du premier individu, parmi nos plus lointains ancêtres, capable de renoncer à éteindre le feu, c'est-à-dire capable de renoncer au plaisir de l'éteindre en pissant dessus; par cet événement – événement entendu ici comme ce qui advient à soi en tant qu'autre –, cet individu fait la preuve du pouvoir de la mémoire, générée par le langage; il atteste de sa capacité à penser afin de s'adapter à la réalité. Renonçant à la décharge pulsionnelle, il renonce à une action visible et sensible menant à une satisfaction immédiate, la miction, en imaginant et en privilégiant une situation future, invisible, édifiée grâce au souvenir d'une situation passée où la conservation du feu a démontré son utilité. Par-là est établi que le principe du plaisir-déplaisir n'est plus le seul à dominer l'âme. Le renoncement pulsionnel et l'intégration de l'angoisse qu'il implique donnent accès à un aspect de la réalité qui remanie la psyché et son rapport au monde; cet acte psychique arrache l'individu à l'emprise du temps homogène, nécessaire à l'objectivité sensorielle – celle qui se mesure –, et il l'introduit dans une durée hétérogène, un temps *vécu* qui est à la source de toute liberté.

La conquête de la durée, cette possibilité temporelle infinie, permet à l'humain de mettre le présent de son action en tension subjective et affective avec tous les développements possibles, passés ou futurs. Dès lors, le renoncement constitue une action psychique autorisant le passage d'un état à un devenir. Envisager le temps présent, en ne répétant pas le passé et en imaginant un futur, est d'une portée considérable pour ce premier homme en quête de son humanité. Il y a là un «progrès dans

la spiritualité» (*Fortschritt in der Geistigkeit*), progrès attesté par la prise en compte de la réalité dans sa temporalité invisible, progrès légitimé par l'installation de l'humain dans le temps, aboutissant à la *matérialité spirituelle* de la durée. Certes, l'inconscient est *Zeitlos*, il ignore le temps, mais l'appareil psychique éprouve sa durée. Ainsi un «progrès dans la spiritualité» n'est pas une chose, c'est un devenir, et la durée n'est pas une étendue, c'est un vécu. Par conséquent, les processus à l'œuvre dans le renoncement pulsionnel ne peuvent qu'évoquer un éclair ou un saut, donc une aptitude à lâcher la proie pour l'ombre, soit un acte corrélé à la jouissance d'aller au-delà du moi.

Mais le renoncement pulsionnel n'a pas épuisé ses effets avec la prise en compte de la durée humaine dans sa différence avec la temporalité du monde. Ce serait à cause du renoncement que l'homme pourrait accéder à une réalité spirituelle, une réalité liée à l'espèce humaine dans la psyché, une réalité consécutive aux renoncements que la psyché a consentis pour inscrire ses progrès spirituels dans l'histoire des hommes, donc une réalité formée par la sédimentation de ces progrès. Cette réalité spirituelle à la croisée du langage, *Logos*, dans sa liaison avec la sexualité (*Eros*), et la nécessité (*Ananké*), va déployer sa démesure dans une psyché vouée désormais à ouvrir les yeux *de l'âme* sur son destin. À la faveur de ces trois *divinités* freudiennes, ce nouage du psychique et du culturel permet de considérer que les écritures de l'expérience religieuse universelle, à travers leurs événements, leurs fables et leurs mythes, sont porteuses de cette matière immémoriale recueillie au fil des siècles et déposée dans la psyché. Par là, Freud laisse entendre qu'une troisième réalité, la réalité spirituelle, s'adjoindrait aux deux autres réalités dégagées auparavant par lui, la réalité matérielle et la réalité psychique.

De cette réalité spirituelle, celle constituée par la parole tramant l'amour avec la raison, j'incline à croire que Freud, ce «juif infidèle» comme il le déclarait, en a eu très tôt le pressentiment. Son intérêt constant pour la chose religieuse lui a interdit d'en rester à une explication ignorant l'impact du culturel sur la vie psychique ou, dit en termes freudiens, l'impact de la phylogénèse sur l'ontogénèse. Parvenu au terme de sa vie, il nous lègue son interprétation de *L'homme Moïse* en renonçant à faire de lui un fils du peuple juif afin de l'imaginer comme un Égyptien, soit un étranger, élisant ce peuple pour lui transmettre son Dieu. Tout cela est bien embarrassant pour des psychanalystes qui refusent de conflictualiser l'athéisme freudien et n'entendent pas ce qu'il

dit en 1925, dans son *Autoprésentation (Selbstdarstellung)* : « Je tiens, écrit-il, quant à moi, en plus haute estime mes contributions à la psychologie de la religion »⁸. Au plan métapsychologique, l'interprétation du Moïse de Michel-Ange se gardant de briser les Tables de la Loi, renonçant donc à sa colère, témoigne de cette réalité spirituelle à l'œuvre en Freud lui-même : c'est elle qui ouvre son imagination à cette interprétation de la statue.

Enfin dans *L'homme Moïse*, on découvre combien la réalité spirituelle est le fruit d'une vie en dialogue – non une solitude mais une *dualité* – avec cet interlocuteur intérieur qu'aura été Moïse pour Freud ; c'est aussi dans ce dernier ouvrage qu'il démontre comment le renoncement mosaïque à la représentation du divin permet à la sensibilité, la *Sinnlichkeit*, de prendre refuge dans la spiritualité, la *Geistlichkeit*. D'un tel renoncement découle, selon Freud, ce *progrès* majeur dans la culture, soit l'accès à la paternité qui relève de la parole et non du témoignage des sens. La dernière leçon de « l'homme Moïse », c'est la puissance de la parole paternelle : le père donnant son nom à l'enfant le reconnaît comme sien, et rien ne le prouve humainement sinon cette déclaration d'amour unilatérale. Lien invisible généré par le verbe qui subsume et exalte l'évidence sensible. En effet, Moïse est bien celui qui s'abstient de vénérer un dieu visible pour se tourner, grâce aux puissances magnifiées par le renoncement, vers ce Tout-Autre qui demande à être connu par l'esprit, afin de parvenir à entendre Sa parole.

Si Moïse est décrit par Freud, interprète de la Torah, comme un personnage violent et colérique, c'est en vue d'établir que son renoncement pulsionnel ne peut avoir lieu qu'à partir d'un riche terrain passionnel. Il ne s'agit pas pour les bâtisseurs de monothéismes, ni pour l'homme Moïse, ni pour Paul de Tarse que Freud crédite d'avoir fait place dans sa vie psychique aux « obscures traces du passé », ni pour Muhammad, capable de se mettre à l'écoute de l'Ange Gabriel, il ne s'agit pour aucun d'entre eux de refouler leurs pulsions mais, sous l'égide du langage, d'y renoncer, afin de les mettre au service de la réalité spirituelle, seule capable de les faire admettre sous la forme de dispositions nouvelles, de progrès dans l'individuation de l'homme. Mais si l'on considère que le renoncement pulsionnel s'oppose au déchaînement pulsionnel, tant redouté par Freud dans *L'avenir d'une illusion* (1927), après le déclin de la

8 S. FREUD, *Autoprésentation*, p. 114.

conception religieuse du monde et son remplacement par la conception scientifique, si par ailleurs l'on admet que le renoncement ne correspond ni au refoulement de la pulsion par le moi ni à la répression pulsionnelle exigée par les idéaux de la civilisation, on peut alors se demander si ce processus psychique constitutif de la dignité humaine a encore un avenir face à la volonté de puissance exponentielle de l'homme, couplée au ressentiment de la volonté contre la durée, ce temps vécu où la liberté de l'humain peut s'inventer à partir de sa finitude. *A fortiori* si la représentation de l'âme, habitable et habitée, ne signifie plus rien, ni comme souffle ni comme appareil.

Comment l'homme *diminué* du nihilisme, sous ses formes d'autant plus fanatiques que sans limites technologiques, ou l'homme *augmenté* du transhumanisme qui tous deux se profilent à l'horizon de l'humain, qui tous deux aspirent à une immortalité exclusive et implacable, soit un temps illimité détruisant toute durée, comment de tels hommes pourraient-ils prendre en compte le renoncement pulsionnel au nom de la réalité psychique et de son aboutissement spirituel, soit cette affirmation du vivant si menacé aujourd'hui par les dégâts de l'anthropocène? Ou, pour conclure, comment continuer à penser les différences produites entre l'homme et l'humain, et même leurs différends susceptibles de conduire à une possible extinction de l'espèce humaine, comme tant de scientifiques le redoutent au cours de notre siècle? Ou mieux, pour reprendre une fois de plus les mots de Nietzsche: « Si nous ne faisons de la mort de Dieu, un grand renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-mêmes, nous aurons à payer pour cette perte. » Quel temps nous reste-t-il en vue d'y parvenir?

Bibliographie

- FREUD Sigmund, *Le Moïse de Michel-Ange* (1914), in: *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. BONAPARTE Marie et MARTY Édouard, Paris: Gallimard, 1971 (1^{re} éd. 1933).
- FREUD Sigmund, *Sur la prise de possession du feu* (1932), in: *Résultats, idées, problèmes*, vol. II: 1921-1938, Paris: PUF, 2009.
- FREUD Sigmund, *Autoprésentation* (1925), in: *Cœuvres complètes de Freud. Psychanalyse*, dir. LAPLANCHE Jean, BOURGUIGNON André, COTET Pierre, vol. XVII, Paris: PUF, 1992.
- FREUD Sigmund, *L'avenir d'une illusion* (1927), trad. BONAPARTE Marie, Paris: PUF, 1971.

- FREUD Sigmund, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1938), trad. ALTOUNIAN Janine *et al.*, préf. HIRT Jean-Michel, Paris: PUF, 2011.
- GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse*, II.
- NIETZSCHE Friedrich, *Le gai savoir*, trad. WOTLING Patrick, Paris: Flammarion, 2017.
- ZVÉTAIEVA Marina, *Mon frère féminin. Lettre à l'Amazone*, éd. LIMONT Ghislaine, Paris: Mercure de France, 1979.